

Un matin, Paris révolutionnaire inonda les places publiques, les avenues, le château et les jardins de Versailles : on brisa toutes les portes de la résidence royale ; le peuple, qui ne manquait pas d'une certaine logique dans les terribles élans de sa colère, se prit à ravager avec une juste préférence les appartements luxueux de l'ancienne favorite de Marie-Antoinette, la comtesse de Polignac ; or, de cette riche demeure au logis de madame de Milleroy, il n'y avait guère que la distance d'une hache, d'une pique ou d'un marteau ; en une minute, en un froncement de sourcils, en un éclair de rage populaire, tout fut brisé, déchiré, éparpillé dans les vastes salons de la marquise. . . . Je me trompe : le piano d'Érard était encore debout, toujours beau, toujours brillant, toujours radieux, et prêt à chanter encore les airs de Gluck et de Piccini. Soudain, un orateur de la foule, un tribun, frappa du pied sur l'instrument de musique. . . . et le clavier fit entendre une plainte mystérieuse, comme s'il eût voulu protester, dans l'intérêt de l'art et de la poésie, contre les profanations de la violence et de la prose ; mais il eut beau gémir et se plaindre : des mains vigoureuses soulevèrent le piano jusqu'aux bords d'une croisée, et c'en était fait peut-être du premier chef-d'œuvre de Sébastien Érard ! . . . Au même instant un jeune homme se précipita dans le salon, traversa les flots pressés de la foule, et se mit à crier d'une voix retentissante :

« Citoyens ! grâce ! grâce ! Je réclame de vous la grâce du coupable !

— Où est le coupable ? demanda le tribun du faubourg.

— Le voilà ! répondit le jeune homme ; c'est ce malheureux piano que vous allez mettre à la lanterne, que vous allez exécuter par la fenêtre...

— Et que diable veux-tu faire de ce maudit instrument qui a résonné pour les aristocrates ?

— Je veux l'obliger à chanter pour les patriotes ! Il chantait autrefois les airs favoris d'une reine et d'une marquise : eh bien ! qu'il chante donc aujourd'hui le *Réveil du Peuple* et la *Marseillaise* !

Cette proposition fut accueillie par les rires, par les applaudissements de la foule, et le jeune homme ouvrit le piano...

Il faut plaindre ce jeune homme, et voici pourquoi : né dans les rangs du peuple, il aimait la liberté sans doute, mais il détestait les cris, le désordre et l'agitation de la place publique ; élevé dans une province qui avait l'amour de l'indépendance, il souriait peut-être aux principes indépendants de la révolution, mais il avait peur des révolutionnaires ; et puis il avait été protégé par madame de Milleroy, soutenu par M. de Lauzun, encouragé par Marie-Antoinette, breveté par le roi lui-même : le moyen, après cela, de jouer sans trembler, de gaieté de cœur, les hymnes plébiens du *Réveil du Peuple* et de la *Marseillaise* ! . . . Pourtant l'artiste se résigna de son mieux, en frémissant de regret et d'impatience ; il ouvrit donc le piano de la marquise, qu'il voulait sauver à tout prix, comme un beau souvenir de sa première jeunesse, comme une précieuse relique de son premier travail ; il préluda d'une main tremblante ; il essuya furtivement une larme, au souvenir de sa noble protectrice ; il appela à son aide toute sa force, tout son courage, et il se mit à jouer sur son clavier aristocratique les refrains du répertoire populaire, sauf à purifier, pensait-il, les touches de son clavier avec le répertoire de Marie-Antoinette.

A la fin, le terrible auditoire daigna pardonner à l'instrument en faveur de l'intention apparente du jeune instrumentiste ; nul ne songea plus à le profaner, à le briser, comme un vilain meuble inutile ; le peuple se retira bientôt, en répétant la *Marseillaise*, et

ce fut ainsi que Sébastien Érard sauva de la tourmente le premier piano de son illustre fabrique. Bienheureux piano, vraiment ! qui sortit un jour des mains habiles de son maître, en chantant les notes les plus douces de ce monde ; qui fut baptisé par Piccini, à grands flots de mélodie italienne ; qui eut pour baptistère un splendide salon de Versailles, pour parrain monseigneur le duc de Lauzun, pour marraine madame la marquise de Milleroy, et pour cortège d'honneur toutes les beautés célèbres, toutes les grâces, tous les sourires, tous les nobles esprits, toutes les gloires de la cour de Marie-Antoinette, la belle Autrichienne, la jolie folle couronnée, la malheureuse reine de France ! . . .

LOUIS LURINE.

